

FEUILLETON DU "JOURNAL DU DIMANCHE."

No. 3.

LES DRAMES DE LA VIE.

GRAND ROMAN NOUVEAU.

IV

Et Marsa Laszlo était seule. Elle revint, habituée à la France, et l'aimant, dans la villa de Maisons-Laffitte, laissant le vieux Vogotzine s'installer là comme une sorte de Mentor, plus obéissant qu'un domestique et aussi muet qu'une taupe ; Marsa était libre de penser, d'agir, de venir, de sortir, de remplir la maison de sa pétulance et de son mouvement.

Elle avait accepté la succession du prince, mais, avec cette restriction mentale et cette condition que la colonie hongroise de Paris en reçut la moitié. Il lui semblait que l'expiation du père, le rachat de sa mémoire, c'était cet argent versé pour secourir les compatriotes de sa mère. Elle avait donc l'âge de sa majorité, puis elle avait envoyé cette somme énorme au comité de secours hongrois, en déclarant que la donataire tenait à ce que l'on prélèât sur cette somme l'argent nécessaire à la reconstruction du petit village brûlé, en Transylvanie, plus de vingt ans auparavant, par les troupes russes.

Comme on lui demandait à quel nom on devait porter un don si princier, Marsa répondait :

—Toujours le même. Celui de ma mère. Le mien : *Tzigany*.

La *Tzigane* ! Plus que jamais elle tenait à ce fier surnom.

—Et, disait-elle à Zilah en lui rappelant ces souffrances d'autrefois, ces drames inconnus, j'y tiens d'autant plus que c'est parce que je m'appelle ainsi que j'ai le droit de vous parler de vous-même et que vous perdez votre temps à m'entendre.

Le prince Andras écoutait avec une sorte de fièvre passionnée la belle fille évoquant ainsi, pour lui, tout ce passé, confiante et comme heureuse même de parler, de se faire connaître à cet homme dont elle savait si bien la vie d'héroïque dévouement.

Il ne s'étonnait pas de cette franchise soudaine, de ces confidences sitôt faites, là à une première rencontre ; et il lui semblait que, lui aussi, il connaissait cette *Tzigane* dont pourtant il ignorait le nom quelques heures auparavant. Cela lui paraissait tout simple que Marsa ne confiât à lui, comme il eût raconté de même son existence entière si la jeune fille le lui eût demandé, en le regardant de ses prunelles noires. Il lui semblait qu'il arrivait maintenant à une des dates décisives de sa vie. Il éprouvait un trouble délicieux, comme le frisson d'un premier tête-à-tête, aux heures timides de la jeunesse. Marsa évoquait des visions entrevues aux heures d'antan, ces ébauches d'amour brusquement effacées comme d'un geste par l'âpre main de la guerre. Il se revoyait, rajeuni, écoutant dans quelque *czarda* de son pays les vieilles chansons, les airs qui lui tenaient au cœur, les rires des brunes filles de Buda-Pesth, l'écho lointain des sourds murmures des belles nuits, sous les étoiles.

—Prince, dit tout à coup Marsa Laszlo, savez-vous que je vous ai bien longtemps cherché, et qu'en présentant à vous la baronne Dinati a réellement satisfait un de mes vœux ?

—Moi, mademoiselle, vous me cherchiez ?

—Oui, vous. La Tisza, dont je vous parlais, la *Tzigane*, ma mère qui portait le nom du fleuve béni de notre patrie, m'avait appris à répéter votre nom. Elle vous connaissait pour vous avoir rencontré dans la circonstance la plus triste de votre vie.

—Votre mère ? fit Andras, en attendant, avec

une sorte d'angoisse, la fin de cette confiance de Marsa.

—Oui, ma mère !

Elle écarta ses mains, des mains fines, allongées et pourtant petites, qu'elle tenait croisées ; et, montrant la boucle servant d'agrafe à la ceinture qui serrait l'élégante minceur de sa taille :

—Voyez, dit-elle.

Andras ressentit au cœur une sorte de coup brusque, une douloureuse pression qui n'était point sans charme.

Souriante, de ses belles lèvres muettes, Marsa Laszlo paraissait lui dire :

—“ Eh bien ! oui, c'est l'agrafe que vous détachiez, un jour de votre pelisse de soldat et que votre main tendait à une *Tzigane* inconnue, devant la fosse où dormait votre père ! ”

L'agrafe d'argent, les opales incrustées, rappelaient brusquement au prince Zilah la nuit triste de janvier où il avait enseveli, là-bas, le guerrier mort. Il revoyait la place sombre, les sapins neigeux, la fosse noire et ces grands reflets rouges des torches qui, vacillant sur le cadavre semblaient ranimer ce visage froid, au front troué.

Et cette enfant des musiciens nomades qui jouaient comme on sonnerait un glas, ou plutôt un coup de clairon vengeur, comme un chant de résurrection et de délivrance, l'hymne de la patrie, au bord de la fosse ouverte, cette fille brune à qui il disait : “ Rapporte-moi ce bijou et viens vivre en paix chez les Zilah, ” c'était la mère de cette belle créature, si étrangement séduisante, dont la parole depuis le commencement du repas, depuis des heures, l'enveloppait comme d'un souffle de parfum et de fièvre. Et cette inconnue, cette Marsa, se trouvait ainsi mêlée déjà à sa vie !

—Alors, dit-il lentement, avec un sourire triste, le talisman de votre mère valait mieux que le mien. J'ai gardé les cailloux du lac qu'elle me tendait, et, en effet, la mort n'a pas voulu de moi, mais les opales de l'agrafe n'ont point porté bonheur à votre mère. On dit que ces pierres ont le mauvais sort. Êtes-vous superstitieuse ?

—Je ne serais point la fille de la Tisza si je ne croyais pas un peu à tout ce qui est romanesque, fantastique, improbable, impossible. Les opales sont d'ailleurs toutes pardonnées maintenant. Elles m'ont permis de vous montrer que vous n'étiez pas un inconnu pour moi, prince, et, vous le voyez, je la porte partout, je la porte presque toujours, cette chère agrafe. Elle a pour moi une valeur double, puisqu'elle me rappelle le souvenir de ma pauvre mère et le nom d'un héros.

Elle laissait tomber gravement, mais avec un naturel charmant, un sourire d'une grâce un peu sauvage, ces paroles qui semblaient plus harmonieuses au prince Andras que toute la musique du concert de la baronne Dinati.

Il devinait qu'à lui parler, Marsa Laszlo trouvait autant de plaisir qu'il en avait à l'entendre.

Cette âme ardente de femme, éprise de tout ce qui est chez l'homme le grand prestige et l'irrésistible force—l'héroïsme, la bravoure chevaleresque, l'irréductibilité dans la foi,—rencontrait toutes ces vertus fières, un peu à près, dans Andras et corrigées encore, ou plutôt décuplées par cette bonté devinée, sentie dès les premiers mots échangés, dans l'électricité du premier regard.

Alors, le visage un peu pâle, presque chagrin, d'une mélancolie hautaine de Marsa prenait une animation singulière, des éclats de teint inaccoutumés, le sang rose montant aux lobes délicats de ses oreilles, venant à fleur de peau de sa joue, légèrement enfiévrée maintenant.

Et la baronne Dinati, accourant à elle tout à coup, de son petit air évaporé, et se contraignant pour être sévère, lui faisait des reproches sur l'abandon dans lequel elle laissait les malheureux pianistes, frappant, là-bas, sur les touches d'ivoire

pour traduire Rubenstein ; puis elle s'arrêtait brusquement pour lui dire :

—Ah ! mais vraiment vous êtes cent fois plus jolie ce soir que jamais, ma chère Marsa ! Qu'avez-vous donc ?

—Moi ! répondit Marsa c'est que je suis très heureuse !

—Ah ! cher prince (et la petite baronne éclatait de rire), c'est vous qui faites ce miracle ? Toujours des conquêtes alors ?...

Mais, au même moment, comme si elle se fût vraiment trop hâtée de crier tout haut la joie éprouvée, la *Tzigane* fronçait ses sourcils, devenus soudainement très durs, sur ses yeux noirs ; et ses joues se marbraient aussitôt comme de plaques blanches, tandis que son regard se fixait sur un grand jeune homme élégant qui traversait le salon et venait à elle.

Instinctivement Andras Zilah suivit la direction du regard de Marsa.

C'était Michel Menko qui, souriant, s'avancait pour saluer Marsa Laszlo et prendre, avec un respect affectueux, la main que lui tendait Andras, toute large.

Marsa avait d'ailleurs rendu froidement à Michel (le prince le remarqua) le salut que lui donnait le jeune homme, et, comme un peu désorienté, Menko s'éloignait, pendant que Zilah demandait à la *Tzigane* si elle connaissait ce jeune homme :

—Beaucoup, dit-elle, d'un ton bizarre.

—Il serait difficile de le deviner à la façon dont vous l'accueillez, fit Andras avec gaieté. Ce pauvre Michel ! Avez-vous quelque reproche à lui faire ?

—Aucun.

—Moi, je l'aime beaucoup, ajoutait Andras. C'est un garçon charmant et son père fut un de mes compagnons de guerre. J'ai presque servi de tuteur à son fils. Nous sommes un peu cousins... Il m'inquiète, Menko... Il me paraît un peu, comme tous les jeunes hommes de sa génération, hésitant sur le but à suivre, le devoir à remplir. Il eût fait un bon politique.

Trop bon, peut-être, interrompit Marsa, d'un ton sec.

—Oh ! décidément, vous n'aimez pas mon pauvre Menko !

Et il essayait de sourire.

—Il m'est indifférent, dit-elle, et dans la façon avec laquelle elle prononçait ce mot, il y avait une terrible condamnation pour Michel Menko. D'ailleurs, ajouta la *Tzigane*, lui-même m'a conté jadis tout ce que vous me dites de lui. Il vous aime en effet et vous vénère profondément. Quoi d'étonnant ? Des hommes comme vous sont pour des hommes comme lui des exemples et...

Elle s'arrêta brusquement comme si la parole fût tout près de dépasser la pensée.

—Et ?... demanda le prince.

—Rien. Des exemples. Oui, des exemples. Je ne trouve pas d'autre mot.

Elle secoua sa jolie tête comme si elle eût voulu parler d'autre chose et après être demeuré un moment songeur devant cette réticence singulière de Marsa, Andras ne pensa plus qu'à s'enivrer davantage du charme, du sourire, de la grâce vivante de cette jeune fille, jusqu'au moment où la *Tzigane* lui tendait la main à l'anglaise, prenait congé de lui et le priait de lui faire l'honneur de ne pas oublier qu'elle serait bienheureuse et très fière de le recevoir.

—Mais au fait, dit-elle en riant d'un rire qui découvrait ses dents blanches, très aiguës, ce n'est pas moi qui dois vous inviter. Je commets là une inconvenance ! Général...

Elle appelait, attirait à elle dans la foule des invités le vieux général du vieux Vogotzine, que Zilah n'avait même point remarqué depuis le commencement de la soirée, et elle l'amena par la main devant le prince, lui disant assez haut, Vogotzine étant sans doute un peu sourd :